

«Je suis née le 7 janvier 1922»

Louise, centenaire : la vie d'avant et la vie devant soi

Lundi 14 novembre 2022, 15 h. Je gare ma voiture le long de la tranquille et verdoyante départementale D20 qui mène à Lubersac en passant par Benayes. Yannicka Quentin est déjà arrivée. Nous avons rendez-vous avec Louise, la propriétaire de la jolie maison qui surplombe la route.

Pour quelle raison venons-nous la rencontrer ? Eh bien, parce que Louise possède une caractéristique de sa vie propre à attirer l'attention sur elle : Louise est centenaire ! Elle vit depuis un siècle et, même si la France est le pays où les centenaires sont en nombre important (environ vingt-six mille), l'histoire, petite ou grande, se raconte toujours par siècle. Autre élément important qui donne du caractère à la vie de Louise, c'est une centenaire qui vit seule dans sa maison. Nous sommes venus recueillir ses souvenirs, ceux de la fameuse «vie d'avant».

Louise a longtemps hésité, par modestie, avant d'accepter de se raconter et, au début de notre rencontre, sa réticence est encore présente. Heureusement, une fois sa confiance acquise grâce à la présence amicale de Yannicka, elle livre ses souvenirs avec cet art du récit que, seules, possèdent les personnes âgées qui ont toujours le goût de vivre. «Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître» nous chantait Charles Aznavour dans La Bohème. Non, Louise n'a pas connu la bohème parisienne de quelques artistes montmartrois mais sa vie nous parle d'un temps bien plus ancien, ancré dans l'histoire de la France.

Louise naît en 1922, quatre ans après la fin de la première Guerre Mondiale et commence le début de son siècle d'existence en plein milieu d'une période que les historiens vont appeler les «Années Folles». C'est le temps où les Français, pour oublier les horreurs de la guerre dans un pays en partie détruit, se lancent dans le rêve d'un monde nouveau, proclament «Plus jamais ça ! » et se jettent dans une vie d'insouciance. Cet énorme besoin de vivre va entraîner de profonds changements des modes de vie qui peuvent se réaliser pleinement avec le développement de la radio, du cinéma parlant, de la presse écrite qui tire alors à des millions d'exemplaires. La musique, la danse et les sports prennent une place considérable dans la société française. Ces transformations de la société française ne sont pas incompatibles avec le mode de vie que Louise a connu dans la campagne corrézienne, le mode de vie d'une famille paysanne resté quasiment immuable durant plusieurs siècles, l'agriculture fonctionnant encore largement sur le modèle du 19^e siècle et la traction animale restant à la base des travaux des champs. Louise est née à une époque où la population rurale représentait encore plus de la moitié de la population française.

L'enfance et l'adolescence de Louise se passent donc dans cette période de l'entre-deux-guerres et elle fêtera ses vingt ans en plein milieu de la seconde guerre mondiale, ces fameux vingt ans dont nous avons tous la nostalgie ! Mais, nous nous en sommes vite aperçus, pour Louise, la nostalgie est ce qu'elle devrait toujours être, un moment empreint de mélancolie mais un moment seulement.

Nous avons en face de nous une personne alerte, à l'esprit vif, à la profonde mémoire qui sait conjuguer merveilleusement la vie d'avant et la vie devant soi. Louise se raconte et, oui, à l'époque de l'internet, de google, nous pouvons écrire que c'est beau à entendre ce flot de souvenirs qui rend sa voix à un passé à jamais perdu ; car, pour Louise, sabots, veillées, bals, caillades, cantous ne sont pas du folklore offert une fois l'an aux touristes.

Louise est née en 1922, l'année du décès de Marcel Proust ; est-ce pour cela que ses souvenirs ont le goût d'une délicieuse madeleine proustienne ?

Bonjour Louise ; merci de nous recevoir. Vous avez eu cent ans en janvier. Vous avez déjà été fêtée par la commune à l'occasion de votre centenaire et le journal La Montagne a publié un article à ce sujet. Nous aimerions, pour notre part, aborder le début de votre vie, votre enfance, parce que nous approchons de Noël, et votre jeunesse.

Je suis née le 7 janvier 1922 dans la ferme de mes parents à Benayes, au lieu-dit Les Landes. Je suis l'avant-dernière d'une fratrie de 7 frères et sœurs. Nous avons déménagé à Montgibaud lorsque j'avais dix ans. Mes parents étaient de petits agriculteurs qui élevaient quelques vaches et moutons, des poules et des lapins et, bien entendu, le cochon. Ils élevaient quatre à cinq vaches. Ils vendaient les produits de leur élevage afin d'avoir l'argent nécessaire pour acheter ce «qu'il faut pour vivre». On cardait à la maison la laine des moutons.

Le seul chauffage provenait de la cheminée où mes parents faisaient brûler le bois du taillis. Ma mère cuisinait dans une grande marmite suspendue à un gros crochet dans la cheminée au-dessus du feu.

Mon père s'occupait des tâches de la ferme mais ma mère travaillait beaucoup également et souvent la nuit ; je me souviens que c'était la nuit qu'elle tricotait des chaussettes, des tricots, pour toute la famille. Elle avait une machine à coudre à pédales et nous cousait des robes.

Votre père était occupé par toutes les tâches de la ferme et votre mère, je suppose, était aussi fort occupée par les tâches quotidiennes, en particulier, la préparation des repas.

Oui, ma mère cuisinait beaucoup car nous étions nombreux à table. Nous mangions de la soupe tous les jours même en été. Elle cuisinait les légumes du jardin, des lapins et des poules qu'on élevait, des omelettes. Elle faisait le pâté de pommes de terre traditionnel, avec la pâte levée, du hachis du persil et de l'ail. Il était cuit dans le four à pain en même temps que le pain, tous les quinze jours. Oui, le pain était fait à la maison.

Nos parents tuaient le cochon ; on conservait le gras du cochon dans un saloir et on s'en servait toute l'année pour les cuissons. Il n'y avait pas de boucher qui passait et on n'allait pas «à la ville» faire des courses. Nous nous régaliions de ses caillades et de ses crêpes.

Pouvez-vous nous préciser à quel âge vous êtes rentrée à l'école ?

Je suis allée à l'école à l'âge de six ans. Nous devions faire trois ou quatre kilomètres dans des sabots en bois même lorsqu'il pleuvait car nous n'avions pas de bottes. C'était pareil l'hiver avec la neige, nous marchions dans les chemins boueux.

Pratiquement, tous les déplacements se faisaient à pied, dans de rares occasions en charrette.

Les écoliers d'aujourd'hui mangent à la cantine. Où preniez-vous les repas de midi ?

Nous emportions une gamelle de soupe et du pain pour notre repas de midi. Nous prenions le repas dans la salle de classe. La soupe était réchauffée sur le poêle. Parfois, je prenais mon repas dans l'épicerie où travaillait une de mes sœurs. Lorsque nous avons habité à Montgibaud, j'allais à l'école avec deux de mes cousins et trois voisines. C'était la femme du forgeron qui nous faisait la soupe ; les élèves emmenaient seulement le pain pour le tremper dedans.

Parfois, je faisais des courses pour une habitante qui me donnait une pièce de monnaie ; cela me permettait d'acheter du fromage pour le repas.

Nous n'étions pas malheureuses car tout le monde vivait pareil.

Quels étaient les jeux pendant les récréations ?

Pendant les récréations, les filles jouaient à la marelle, à la corde à sauter et les garçons jouaient aux billes. On se fabriquait des dinettes avec des morceaux d'assiettes cassées. Nous étions contents avec peu de choses, avec rien.

Jusqu'à quand êtes-vous allée à l'école ?

Je suis allée à l'école jusqu'à 13 ans. J'ai passé le certificat d'études à Lubersac. J'étais avec une copine et c'est le père de celle-ci qui nous a emmenées dans une charrette tirée par un cheval.

Nous approchons de Noël. Comment se passaient les Noëls de votre enfance ?

Il n'y avait pas de sapin de Noël ni à l'école, ni chez moi ou chez les voisins. On déposait les sabots devant la cheminée. Je ne me souviens pas d'avoir vu une image représentant le père Noël ni chez moi, ni à l'école. On imaginait juste comment il pouvait être.

J'y ai cru jusqu'à l'épisode du bâton de sucre d'orge. La veille de Noël, j'avais vu ma mère cacher quelque chose dans le buffet. Quand elle est sortie de la maison, je suis montée sur une chaise et j'ai vu que c'était un sucre d'orge. Je l'ai un peu léché et je l'ai remis dans son papier. Le lendemain, j'ai trouvé le sucre d'orge dans mon sabot. Après je savais qui était le père Noël !

Une de mes sœurs m'a offert une poupée pour le Noël de mes huit ans. Avant, ma mère nous mettait une crêpe dans le sabot.

Et la vie collective, avec les voisins ?

Ah oui, il y avait la veillée avec les voisins. On n'avait pas besoin d'être invités. Les femmes tricotaient autour du feu, les vieux discutaient. Il y avait du cidre à boire. Les enfants jouaient dehors.

Votre enfance se termine donc à l'âge de treize ans ; alors, votre jeunesse débute.

Oui, j'ai terminé l'école à treize ans en passant le certificat d'études. Et, de treize ans à vingt ans, j'ai travaillé dans les champs à la ferme. Mon père cultivait des pommes de terre, des topinambours, du blé que nous amenions à moudre au moulin de Meuzac dans des charrettes tirées par les vaches.

Nous ne connaissions pas beaucoup la maladie. On ne voyait pas le docteur. On se soignait avec des tisanes, des fleurs de sureau pour le rhume. Gravement malade, ma maman a fait venir le docteur une fois pour me soigner. J'étais atteinte d'une pneumonie ; le docteur n'était pas très confiant sur ma guérison et avait préparé mes parents au pire « Si elle passe la nuit, elle sera sauvée mais je ne suis sûr de rien ! ».

Alors que nous vivons dans la société dite des loisirs permanents, parlez-nous des manifestations festives de votre jeunesse.

La manifestation la plus importante était la foire de Masseret le 12 de chaque mois. Notre père amenait la famille en charrette tirée par un âne.

Décret du 21 décembre 1922 qui remplace le certificat de capacité donnant droit à conduire un véhicule à moteur par le permis de conduire et supprime les limitations de vitesse mises en place par le décret de 1899 : Vitesse maximale autorisée de 30 km/h en rase campagne et de 20 km/h en agglomération.

Beaucoup de marchands étaient présents à la foire. Mes parents y effectuaient les gros achats. Sur le foirail se vendaient veaux, poulets, lapins. Notre mère vendait également les produits de la ferme, des œufs, des poulets, des lapins. Nous, les enfants, nous vendions les champignons que nous avions ramassés dans les bois pour avoir un peu d'argent. Il fallait bien vendre avant de pouvoir acheter.

Et puis, à 16 ans, j'ai eu un vélo et j'ai pu aller seule à la foire de Masseret. J'en avais envie parce que cela m'a permis d'aller au bal. Ma mère me faisait la robe pour aller au bal avec du tissu acheté à la foire de Masseret. Je me souviens bien de l'orchestre de Ségurel. J'aimais beaucoup danser, les valse, le tango, les marches, le paso-doble.

Extrait de WIKIPEDIA

«À son retour du service militaire en 1929, - le jeune Jean Ségurel - décide ce qu'il veut faire de sa vie : il sera accordéoniste. Très vite, Jean Ségurel est remarqué par les trois frères Jean, Antoine et Robert Maugein, fabricants d'accordéon diatoniques et chromatiques, à Tulle :..... Il entame ainsi une carrière de musicien en allant jouer dans des bals corréziens les jours de foire, puis dans les mariages, mais le plus souvent tout seul, la grosse caisse au pied. Au début des années 1930, avec deux amis instituteurs, Jean Leymarie et Roger Leyssène, il monte une petite formation qui connaît rapidement le succès, Les Troubadours corréziens.....Dix fois millionnaire du disque, Jean Ségurel devient l'auteur compositeur de plus de six cents chansons, dont la plus célèbre, la valse Bruyères corréziennes, créée en 1936, lui est inspirée par son parolier Jean Leymarie. Elle traduit une vision toute personnelle de la bruyère particulièrement belle et fleurie sur les flancs des Monédières. Cette chanson a fait le tour du monde et Jean Ségurel enregistra six versions différentes. »

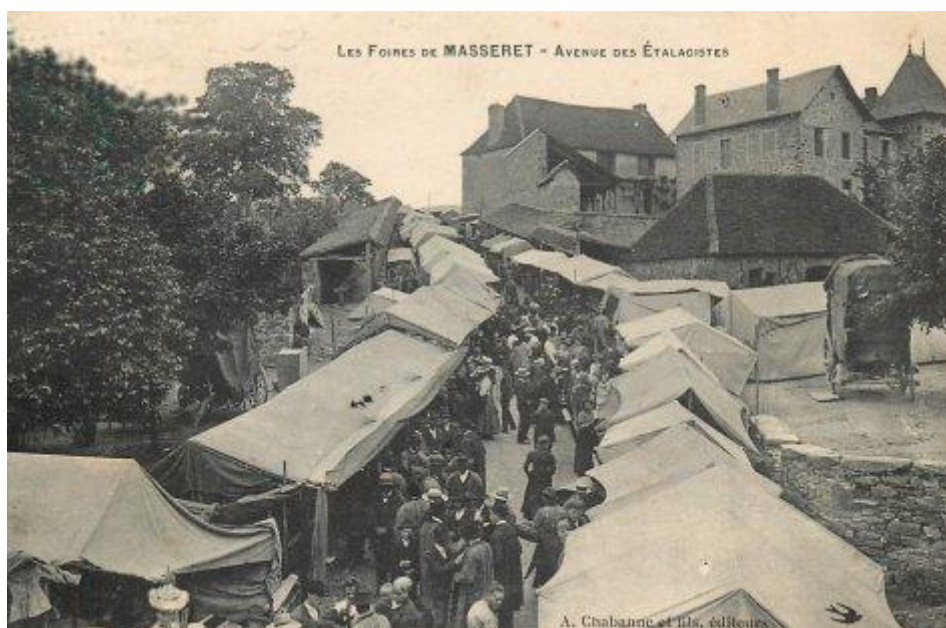
C'est mon frère qui avait trois ans de plus que moi qui m'a appris à danser. Nous avons gagné deux concours de danse à Benayes et à Montgibaud. De La Faurie à Montgibaud, nous allions à pied aux bals de Benayes, de Meuzac. C'était la sortie du Dimanche d'aller au bal. Nous allions même au bal de la fête de Lubersac le soir. Nous traversions les prés pour couper court. Je mettais mes sabots et je portais les chaussures pour danser dans un sac. Je cachais mes sabots en entrant dans Lubersac dans la haie d'une maison (bien des années plus tard, cette maison a été achetée par une de mes sœurs).

Au bal du soir, toutes les mères venaient surveiller leurs filles. Elles les attendaient en discutant sur un banc.

Pour conclure, vous quittez la ferme de vos parents à vingt ans.

Je me suis mariée à l'âge de vingt ans. Mon mari travaillait au moulin de Meuzac et moi dans une ferme chez des métayers. Puis, une personne de Meuzac, haut placée, a fait entrer mon mari à la Poste. En 1946, il a été muté à Paris comme facteur. Nous nous sommes installés d'abord chez une de mes sœurs avant de trouver un appartement. Mon mari distribuait les mandats et il gagnait bien sa vie avec les pourboires que les gens lui donnaient. Nous avons vécu à Paris de 1946 à 1976.

Mais, la nostalgie du pays était forte ainsi que l'envie de retourner vivre à la campagne. Nous avons pu acheter une maison à Masseret en 1957 ; nous y venions en vacances. À la retraite de mon mari, nous sommes venus vivre définitivement à Masseret. Cette maison a une histoire. Je l'ai vue construire. C'est un de mes frères, qui était maçon, qui l'a construite en 1937. Je passais devant le chantier lorsque je me rendais à Masseret. Et, maintenant, j'y vis.



Les foires de Masseret (site La Corrèze d'antan)